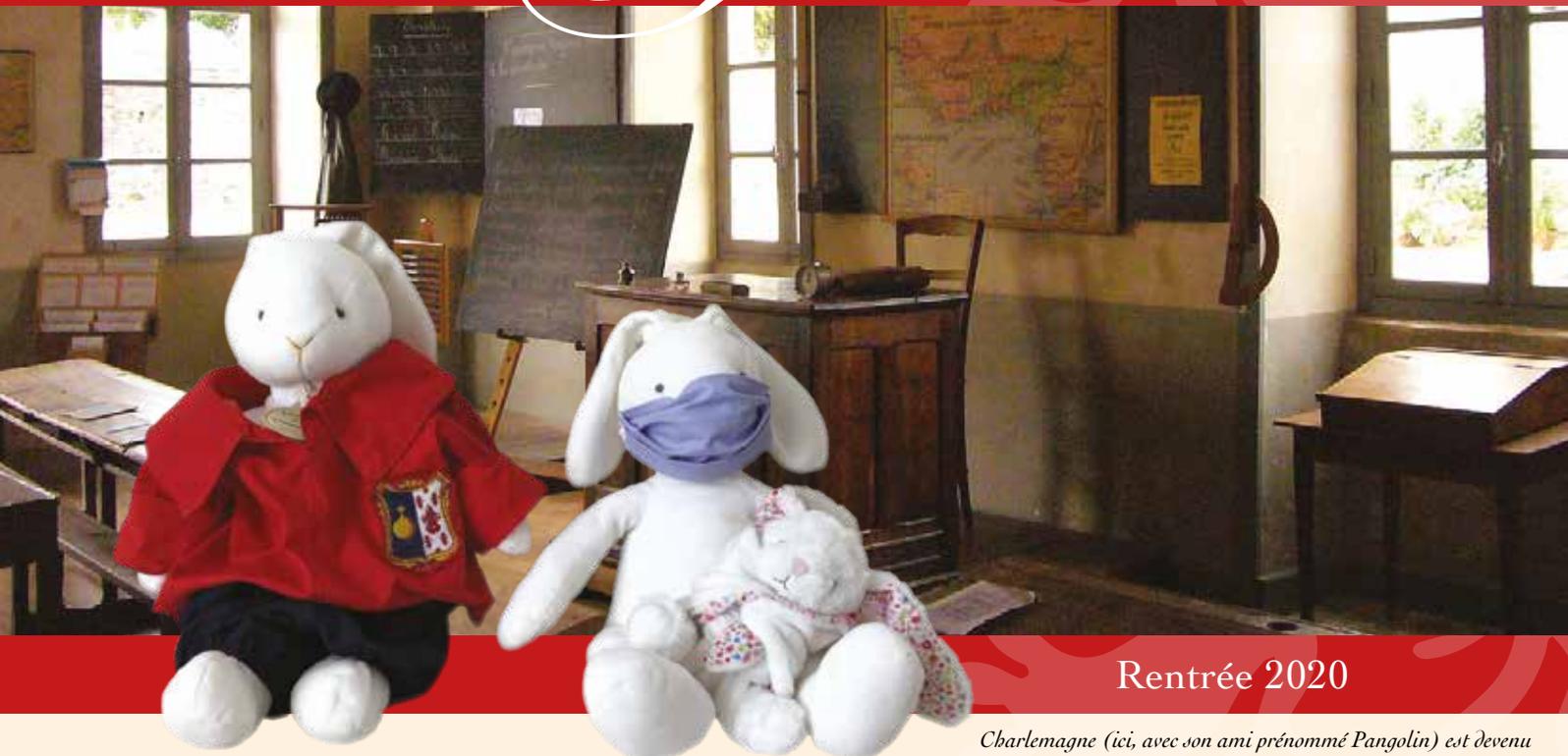




Lettre aux amis de *Fatima*



Rentrée 2020

Charlemagne (ici, avec son ami prénommé Pangolin) est devenu la mascotte de l'école durant le confinement.

Chagrin d'école...



Il n'aime pas l'école. Il ne l'a jamais aimée ! La rentrée le fait stresser et la sortie, rêver. Il a mal au ventre dès le dimanche et, pour lui, août n'est pas le mois des étoiles filantes mais bien celui qui précède septembre.

Ses nuits sont agitées et tout cela lui donne un air soucieux voire, de temps en temps, ombrageux. Il s'accroche, pourtant, et travaille comme il peut ! Mais que voulez-vous ? Il oublie tout... Ce qu'il aime, en revanche, c'est se retrouver avec les autres enfants. Jouer avec eux, bien sûr, mais pas toujours. Il ne sait pas forcément faire. Mais les regarder jouer, oui, c'est certain ! Admirer leur vivacité, s'attendrir face à leurs grands soucis de petits adultes, rire de leurs erreurs et même (mais c'est un secret) de leurs bêtises.

Non, décidément, pas drôle d'être directeur !

Ce numéro pas comme les autres et son dossier sont donc dédiés à tout ceux pour qui l'école n'est pas (ou n'a pas été) toujours une partie de plaisir. À ceux qui croient néanmoins que **l'essentiel, en cette vie, c'est de faire le plus parfaitement possible son devoir d'état**. Raison pour laquelle la Vierge de Fatima est notre sainte patronne !

La pénitence du devoir d'état accompli parfaitement, voilà ce que Notre-Dame réclame. Il y a des âmes qui pensent à de grandes mortifications extraordinaires, à des macérations, dont elles ne se sentent pas capables, si bien qu'elles perdent courage. Lorsque Notre-Dame exige la pénitence, Elle parle de l'exact accomplissement du devoir d'état : c'est cela la sainteté.
(Sœur Lucie)

Chanoine Adrien Mesureur

directeur de l'école Notre-Dame-de-Fatima

Sommaire ***

- * **3** **UN DRÔLE DE TRIMESTRE**
Retour sur la période de confinement / déconfinement
- * **7** **TÉMOIGNAGES & REMERCIEMENTS**
La parole aux mamans
- * **8** **DOSSIER : CHAGRIN D'ÉCOLE**
Fiche de lecture de l'œuvre de Daniel Pennac
- * **12** **QUELQUES EXTRAITS**
Petit aperçu avec quelques passages croustillants
- * **16** **LES PROFS DE LEUR VIE**
par Rebecca Dernelle-Fischer
- * **18** **CES SAINTS QUI N'AIMAIENT PAS L'ÉCOLE**
Trois courts exemples pour les enfants... et leurs parents
- * **20** **LE SAINT DE L'ANNÉE, CHARLES DE FOUCAULD**
Récit du miracle permettant sa canonisation
- * **22** **LA GARDE D'HONNEUR DU SACRÉ-CŒUR**
Un bel engagement
- * **23** **LE MOT DE L'AUMÔNIER**
Le choix d'un saint patron



RETOUR SUR...

Un drôle de trimestre

Confinement puis réouverture sous haute surveillance, le troisième trimestre de cette année 2019-2020 restera inoubliable. Cependant, grâce à l'implication des chanoines, des professeurs et des parents, sans oublier celle des enfants, cette période a pu être surmontée sans trop de difficultés.

Voici, brièvement racontée, l'histoire de cette période unique.

Une vidéo par
jour...

... ainsi
qu'une lettre
quotidienne

Notre premier souhait a été de **garder le contact** avec les enfants. Chaque journée commence habituellement par la **prière** à la chapelle, où chacun prend des forces et des résolutions. Le **mot du chanoine** donne le cap en racontant la vie d'un saint ou en commentant l'évangile du jour.

Ce moment essentiel a pu continuer d'accompagner les enfants grâce à la création d'une **chaîne YouTube** et une **vidéo quotidienne**.

Ont été ainsi évoqués : le carême, Pâques puis le mois de Marie.

Mais on a vu aussi paraître des **conférences pour les parents** (les fameux DDD*), cinq vidéos pour préparer les enfants à leur **première communion** (dont les parents ont bien profité aussi), les **sermons** du confinement, et même un **livre audio** et **deux chants** qui ont fait le tour de la France !

Les enfants ont pu **voir leur école sous un angle nouveau**, depuis un **drône** ou depuis les toits, mais aussi découvrir notre église Saint-Étienne de fond en comble !

* en référence à « Si tu savais le Don De Dieu » (Jn IV, 10).

Parallèlement à la vidéo du matin, nous avons élaboré une **lettre informatique quotidienne** envoyée par courriel et comportant un certain nombre d'informations, pour les petits comme pour les grands :

- un mot spirituel
- une musique d'un grand compositeur
- un article de presse intéressant
- une belle vidéo à regarder
- et même plusieurs concours photo pour libérer l'imagination et les talents confinés des enfants.



3 *Des rendez-vous avec les enseignants*

Là aussi, ce point était important. Beaucoup d'écoles ont mis en place des cours en vidéo. Cela ne nous semblait ni faisable (les écrans étant déjà utilisés par les parents ou les aînés) ni souhaitable (l'utilisation des écrans avant un certain âge étant plus nocive que bénéfique).

En revanche, nos petits effectifs ont permis de **suivre les élèves individuellement** et d'organiser des rencontres par téléphone ou en vidéo pour faire le point.

4 *Beaucoup de prières*

C'est certainement cela qui a permis à tout le monde de tenir ce marathon.

Si Notre-Dame-de-Fatima est une école familiale, c'est d'abord par la prière, et nous savons qu'elles ont été nombreuses, à commencer par celles des enfants.

Ce temps de confinement a notamment été l'occasion pour de nombreuses familles de mettre **le chapelet au centre du foyer**. Aujourd'hui, malgré les difficultés quotidiennes, **l'habitude est prise et il faut la garder**.

Notre-Dame a promis de grandes grâces à ceux qui y seraient fidèles !

« Récitez le chapelet tous les jours ! », a-t-elle insisté à Fatima. Et sœur Lucie disait : « Il n'y a aucun problème, si difficile soit-il, que nous ne puissions résoudre par la prière du saint rosaire ».



5 *Enfin, une rentrée bien préparée et équilibrée !*

Tous les élèves ont pu rentrer dès le 2 juin, après une semaine de vacances bien méritées.

Ils ont retrouvé leur chère école... avec quelques changements.

Un élève par table



*Pique-nique et rappel de géométrie
(ici, le périmètre du cercle)
font bon ménage.*

*On s'adapte,
on invente...
Ici, un chat-ombre.*



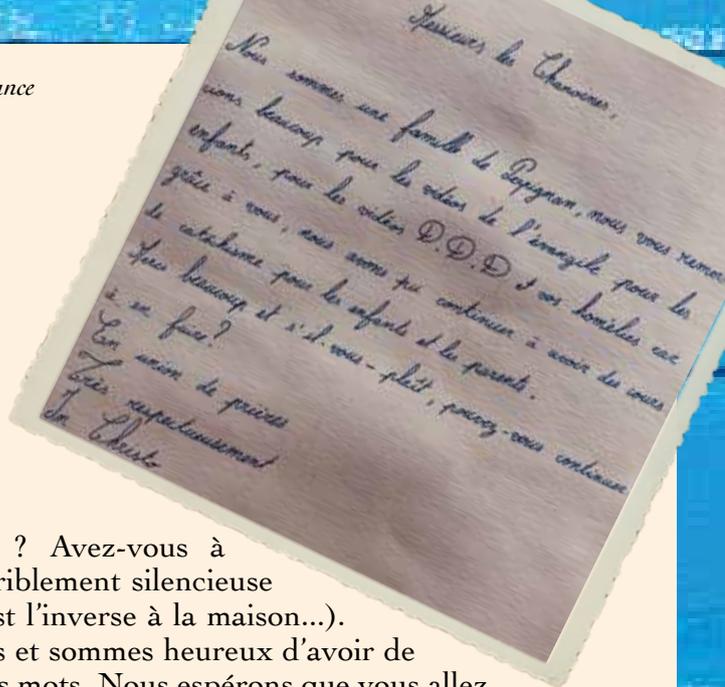
On frotte !



Pique-nique à l'ombre et à distance

Évidemment, tout n'était pas parfait et il y avait encore des choses à améliorer.
Mais, promis, au prochain confinement, on fera encore mieux !

Remerciements de parents



« Merci beaucoup pour ce travail soigneusement préparé ! »

« (...) Comment allez vous ? Avez-vous à manger ? L'école doit être terriblement silencieuse sans l'énergie des enfants (c'est l'inverse à la maison...).

Nous pensons beaucoup à vous et sommes heureux d'avoir de vos nouvelles par les vidéos et les mots. Nous espérons que vous allez tous bien et prions chaque jour pour vous. Ici, la machine commence à prendre sa vitesse de croisière. (...) J'ai dû instaurer une répartition des tâches ménagères parce que je me suis vite rendu compte que j'allais être débordée. Les enfants font bien leurs devoirs, certains plus vite que d'autres, certains avec plus d'enthousiasme que d'autres. Le schéma de l'école se reproduit sans surprise. (...) Enfin, je voulais vous dire que **ce Mal est en train de devenir un vrai Bien pour notre spiritualité**. Déjà, depuis votre venue, j'avais trouvé qu'il fallait que nous fassions un vrai effort sur la prière du soir mais là, cela a considérablement changé en mieux depuis dix jours. Grâce au lien que vous gardez avec nos enfants, je me sens moi aussi guidée. Nous prions en famille le matin avec nos chanoines et le soir tous ensemble, en bas, dans le salon. Un enfant allume une bougie, chaque un dit une prière à son tour et je lis le texte de la prière du soir. C'est un vrai changement visible chez nous. Et cela fait du bien ! Prenez soin de vous quatre (on n'oublie pas Talisker !), merci pour tout ce que vous faites. »

« Merci pour les corrections et pour tout le travail envoyé, **c'est très bien fait !** »

« Cher Monsieur le Chanoine, Je vous remercie de nous avoir partagé cette lettre de bon matin, d'**avoir trouvé les mots justes** aux sentiments qui rongent mon cœur de maman à la fin de ces journées parfois éprouvantes et de continuer à nous accompagner dans ce rôle de parents au travers de ces quelques réflexions... Merci infiniment... très bonne journée... En udp ! »

« Merci M le Chanoine! tout est parfait!
Demain l'école va revivre!!! Gloire à Dieu!!!
Belle reprise à toute votre équipe et à vous!
Merci du fond du cœur d'avoir traversé cette période avec nous, de nous avoir soutenus spirituellement, scolairement et humainement.
J'apprécie particulièrement vos mots sur les mamans en ce moment. Merci!
Bonne nuit de repos! Demain est un beau jour!!! »

« **Merci beaucoup pour cette préparation de travail si bien structurée !** C'est très agréable de suivre vos cours de cette manière ! Cela nous aide vraiment beaucoup, car l'enfant sait exactement ce qu'il y a à faire. »

« Merci pour votre suivi de ... , nous apprécions beaucoup **la qualité des supports et des remarques.** »

« Merci Monsieur le Chanoine et toute l'équipe enseignante et le personnel **pour toute l'énergie dépensée pour réouvrir notre école !** »



DOSSIER

Chagrin d'école

Quand un enfant n'aime pas l'école...

En lisant *Chagrin d'école*, de Daniel Pennac
par Agnès Lozier, professeur de littérature au collège,
écrivain et fondatrice des éditions Librim Concept
(librairie de l'Immaculée Conception)



« *Tu crois qu'il s'en sortira un jour ?* »

C'est la question que pose parfois la mère d'un enfant accumulant réprimandes, leçons à copier, mauvaises notes, lacunes en tout genre, et autres remarques sur son comportement indiscipliné. Pour l'écrivain Daniel Pennac, sa mère traduisait à travers cette interrogation

« cette inquiétude qui la rongea pendant toute [la] scolarité » de ce fils si différent de ses trois aînés, et dont l'apparente faiblesse des capacités laissait perplexe son père, polytechnicien. Dans un livre intitulé *Chagrin d'école*, cet ancien mauvais élève, devenu lui-même professeur, exprime à travers ses souvenirs de classe « la douleur partagée du cancre, des parents et des professeurs ».

Les années de tribulations

En décrivant ses propres difficultés scolaires, Daniel Pennac évoque le lot d'incompréhensions et de souffrances que traîne avec lui l'enfant qui ne réussit pas à l'école :

Donc, j'étais un mauvais élève. Chaque soir de mon enfance, je rentrais à la maison poursuivi par l'école. Mes carnets disaient la réprobation de mes maîtres. Quand je n'étais pas le dernier de ma classe, c'est que j'en étais l'avant-dernier. Fermé à l'arithmétique d'abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l'apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait), je rapportais à la maison des résultats pitoyables que ne rachetaient ni la musique, ni le sport, ni d'ailleurs aucune activité parascolaire.

La permanence de la situation, année après année, semble installer le jeune Daniel dans son rôle d'élève qui ne réussit pas parce qu'il n'en est pas capable. Considérant l'impossible apprentissage des langues étrangères, il se souvient de ceci :

Je ne pouvais pas m'ôter de l'idée qu'il s'y disait des choses trop intelligentes pour moi. [...] Oui, c'est le propre des cancrès, ils se racontent en boucle leur cancrerie : je suis nul, je n'y arriverai jamais, même pas la peine d'essayer, c'est foutu d'avance, je vous l'avais bien dit, l'école n'est pas faite pour moi... »

Face à ses difficultés et ses échecs, l'enfant voit se dresser le mur infranchissable des reproches, menaces et prophéties de malheur, inexorable fatalité qui lui interdit tout avenir :

À force de me l'entendre répéter, je m'étais fait une représentation assez précise de cette vie sans futur. Ce n'était pas que le temps cesserait de passer, ce n'était pas que le futur n'existait pas, non, c'était que j'y serais pareil à ce que j'étais aujourd'hui. Pas le même, bien sûr, pas comme si le temps n'avait pas filé, mais comme si les années s'étaient accumulées sans que rien ne change en moi, comme si mon futur menaçait d'être rigoureusement pareil à mon présent [...] J'étais une nullité scolaire et je n'avais jamais été que cela.

Et Daniel Pennac rapporte les paroles habituelles, presque assassines, de ses parents ou de ses maîtres désespérés par « l'hébertude scolaire » de cet enfant qui semblait vivre dans une inertie naturelle : « Avec des notes pareilles

qu'est-ce que tu peux espérer ? » ; « Tu ne t'imagines tout de même pas que tu vas passer en sixième ? (en cinquième, en quatrième, en troisième, en seconde, en première...) » ; « Vous, Pennacchioni, le BEPC ? Vous ne l'aurez jamais ! Vous m'entendez ? jamais ! »

En conséquence, l'enfant se persuade qu'il ne fera rien de son existence, prisonnier de ce destin inéluctable qui l'empêche de réussir :

L'avenir, c'est moi en pire, voilà en gros ce que je traduisais quand mes professeurs m'affirmaient que je ne deviendrais rien.

Avec en prime le sentiment d'une culpabilité personnelle puisqu'on lui reproche de faire exprès de ne rien comprendre, de ne pas avoir fait son travail, de ne pas savoir ce qu'il faut faire, de ne pas obéir, de faire de la peine à ses parents... : « Ne me raconte pas d'histoires, tu le fais exprès ! » ; « Mais ce n'est pas possible, tu le fais exprès ! »

La pension vient alors en aide aux parents désemparés de Daniel qui finit par décrocher son baccalauréat.

Le temps du salut

Pourtant, toutes ces années de scolarité difficile ne laissent pas uniquement un goût amer de solitude et de souffrance à l'auteur, qui nous offre dans ce livre un véritable plaidoyer en faveur du métier d'enseignant. S'il choisit lui-même de devenir professeur de français, c'est parce qu'il se souvient qu'il doit son salut à certains d'entre eux : « Qui donc m'a sauvé de l'école, sinon trois ou quatre professeurs ? »

En classe de troisième, en effet, Daniel est comme libéré de sa réputation d'incapable par son professeur de français :

Épaté sans doute par mon aptitude à fourbir des excuses toujours plus inventives pour mes leçons non apprises ou mes devoirs non faits, il décida de m'exonérer de dissertations pour me commander un roman. Un roman que je devais rédiger dans le trimestre, à raison d'un chapitre par semaine. [...] Je ne crois pas avoir fait de progrès substantiel en quoi que ce soit cette année-là mais, pour la première fois de ma scolarité, un professeur me donnait un statut ; j'existais scolairement aux yeux de quelqu'un, comme un individu qui avait une ligne à suivre, et tenait le

coup dans la durée. Reconnaissance éperdue pour mon bienfaiteur.

Dans les classes suivantes, trois professeurs de mathématiques, d'histoire et de philosophie, représentent les « heureux imprévus » qui l'aident à persévérer.

Puis, alors qu'il s'apprête à redoubler sa terminale, notre lycéen tombe amoureux ; sa bien-aimée est une étudiante qui vient d'entrer en hypokhâgne. C'est le déclic pour lui :

Il ne fut plus question de faire l'imbécile. Les bouchées doubles, oui. Après le bac, j'éliminai en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire une licence et une maîtrise de lettres, l'écriture de mon premier roman, des cahiers d'aphorismes, et la production d'innombrables dissertations destinées aux khâgneuses amies de mon amie, qui réclamaient mes lumières sur tel ou tel point d'histoire, de littérature ou de philosophie.

Sans CAPES ni agrégation, Daniel Pennac, si rétif au système scolaire, commence ensuite immédiatement à enseigner : « Retour sur le lieu du crime. M'y occuper des gosses qui



Remise des prix, le dernier jour

sont tombés dans la poubelle de Djibouti. M'occuper d'eux avec le clair souvenir de ce que je fus. Pour le reste, la littérature ! Le roman ! L'enseignement et le roman ! Lire, écrire, enseigner ! » De son douloureux parcours personnel à l'école, au collège et au lycée, le professeur tire quelques principes qu'il appliquera de son mieux dans ses classes.

Comment aider les enfants à réussir ?

Tout d'abord, en classe, comme ailleurs, l'enfant a besoin de rituels : se mettre en rangs, en silence, saluer en entrant, attendre debout près de son pupitre la permission de s'asseoir, répondre à l'appel de son nom... « En installant mes élèves dans le silence, je leur donne le temps d'atterrir dans mon cours, de commencer par le calme. »

Ensuite, se souvenir que l'élève franchit le seuil de l'école, du collège ou du lycée chargé de tout ce qui constitue sa vie familiale et sociale, et qui peut être parfois d'un poids accablant pour un enfant, véritable obstacle aux apprentissages :

Nos « mauvais élèves » ne viennent jamais seuls à l'école. C'est un oignon qui entre dans la classe : quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouviées, de renoncements furieux, accumulés sur fond de passé honteux, de présent menaçant, de futur condamné. Regardez, les voilà qui arrivent, leur corps en devenir et leur famille dans leur sac à dos. Le cours ne peut vraiment commencer qu'une fois le fardeau posé à terre et l'oignon épluché.

Le regard bienveillant du maître peut aider l'enfant à déposer son fardeau. (Dans une école catholique, la prière du matin avant d'entrer en classe, ou au début de l'heure de cours, qui nous met sous le regard bienveillant de Dieu, contribue à s'installer dans la confiance et à déposer ce fardeau.)

L'idéal est de mettre chaque jour, et au début de chaque heure de cours, l'élève dans une sorte de nouveau départ où il aura toutes ses chances d'apprendre et de réussir : l'« installer dans un présent rigoureusement indicatif », que Daniel Pennac appelle aussi « un temps particulier pour l'apprentissage. Le présent d'incarnation, par exemple. Je suis ici dans cette classe, et je comprends enfin ! Ça y est ! Mon cerveau diffuse

dans mon corps, ça s'incarne. » Cette forme de présence au réel, à soi-même, au lieu où l'on est et à ce que l'on fait, nous rend disponible pour la matière étudiée : « Le savoir est d'abord charnel. Ce sont nos oreilles et nos yeux qui le captent, notre bouche qui le transmet. » Pour cela, il faut que l'esprit soit présent dans ce corps assis sur son banc, en classe, et non qu'il vagabonde hors de la classe. L'attitude du maître est donc déterminante pour que l'enfant soit pleinement présent : « Devenu professeur, je sus d'instinct qu'il était vain de brandir le futur sous le nez de mes plus mauvais élèves. À chaque jour suffit sa peine, et à chaque heure de cette journée, pourvu que nous y soyons pleinement présents, ensemble. » Condition aussi indispensable pour le maître, pour qu'il soit tout à tous. « Quand je suis avec eux ou dans leurs copies, je ne suis pas ailleurs. »

L'élève en difficulté a particulièrement besoin de savoir qu'il a toutes ses chances, qu'il n'est pas prisonnier d'une fatalité qui l'a condamné à être un cancre. Il peut commencer aujourd'hui à comprendre la règle et à la retenir.

En finir avec le zéro en orthographe, par exemple, c'est échapper à la pensée magique. On rompt un sort. On sort du rond. On se réveille. On pose un pied dans le réel. On occupe le présent de l'indicatif. On commence à comprendre. [...] Personne n'a pour jamais croqué la pomme de la nullité ! Nous ne sommes pas dans un conte, victime d'un charme ! C'est peut-être cela enseigner : en finir avec la pensée magique, faire en sorte que chaque cours sonne l'heure du réveil.

Quelles qualités particulières pouvaient bien avoir ces professeurs qui sortirent Daniel Pennac de sa torpeur scolaire et lui permirent d'obtenir son baccalauréat, malgré toutes les prédictions contraires formulées durant son passé de cancre ? C'est finalement assez simple. Ils aimaient leur matière et avaient une considération éminemment positive de leurs élèves et de leurs capacités. « Tout bien réfléchi, ces professeurs n'avaient qu'un point commun : ils ne lâchaient jamais prise. Ils ne s'en laissaient pas conter par nos aveux d'ignorance. » Et devant l'enthousiasme du professeur qui aime ce qu'il enseigne et ceux qu'il enseigne, l'élève ne peut rester indifférent. Daniel Pennac se souvient de ces professeurs « habités par la passion communicative de leur matière. Armés de cette passion, ils sont venus me chercher au fond de mon découragement

et ne m'ont lâché qu'une fois mes deux pieds solidement posés dans leur cours, qui se révéla être l'antichambre de ma vie. [...] Ce n'était pas seulement leur savoir que ces professeurs partageaient avec nous, c'était le désir même du savoir ! Et c'est le goût de sa transmission qu'ils me communiquèrent ».

À ceux qui se soucient de la transmission du savoir, et qui cherchent comment aider les enfants à grandir, Daniel Pennac ne craint pas de dire :

*J'ai toujours encouragé mes amis et mes élèves les plus vivants à devenir professeurs. J'ai toujours pensé que l'école, c'était d'abord les professeurs. **



Daniel PENNAC, *Chagrin d'école*
Prix Renaudot 2007
édition Folio 2017



Quelques extraits, rien que pour vous...

La douleur de ne pas comprendre

« Le fait est. Je n'imprimais pas, comme disent les jeunes d'aujourd'hui. Je ne captais ni n'imprimais. Les mots les plus simples perdaient leur substance dès qu'on me demandait de les envisager comme objet de connaissance. Si je devais apprendre une leçon sur le massif du Jura, par exemple (plus qu'un exemple, c'est, en l'occurrence, un souvenir très précis), ce petit mot de deux syllabes se décomposait aussitôt jusqu'à perdre tout rapport avec la Franche-Comté, l'Ain, l'horlogerie, les vignobles, les pipes, l'altitude, les vaches, les rigueurs de l'hiver, la Suisse frontalière, le massif alpin ou la simple montagne. Il ne représentait plus rien. Jura, me disais-je, Jura ? Jura... Et je répétais le mot, inlassablement, comme un enfant qui n'en finit pas de mâcher, mâcher et ne pas avaler, répéter et ne pas assimiler, jusqu'à la totale décomposition du goût et du sens, mâcher, répéter, Jura, Jura, jura, jura, jus, rat, jus, ra ju ra ju ra jurajurajura, jusqu'à ce que le mot devienne une masse sonore indéfinie, sans le plus petit reliquat de sens, un bruit pâteux d'ivrogne dans une cervelle spongieuse... C'est ainsi qu'on s'endort sur une leçon de géographie. » (p. 20-21)

Jour après jour...

« Les professeurs qui m'ont sauvé – et qui ont fait de moi un professeur – n'étaient pas formés pour ça. Ils ne se sont pas préoccupés des origines de mon infirmité scolaire. **Ils n'ont pas perdu de temps à en chercher les causes et pas davantage à me sermonner.** Ils étaient des adultes confrontés à des adolescents en péril. **Ils se sont dit qu'il y avait urgence.** Ils ont plongé. Ils m'ont raté. **Ils ont plongé de nouveau, jour après jour, encore et encore...** Ils ont fini par me sortir de là. Et beaucoup d'autres avec moi. Ils nous ont littéralement repêchés. Nous leur devons la vie. » (p. 39-40)

Une erreur lourde de conséquences

« Les échecs – il y en avait, bien sûr – relevaient le plus souvent d'une cause extra-scolaire : une dyslexie, une surdité non repérées... Cet élève de troisième, par exemple, dont les fautes ne ressemblaient à rien, altération du *i* ou du *é* en *a*, du *u* en *o*, et qui s'avéra ne pas entendre les fréquences aiguës. Sa mère n'avait pas pensé une seconde que le garçon pût être sourd. Quand il revenait du marché, ayant oublié une partie des commissions, quand il répondait à côté, quand il semblait ne pas avoir entendu ce qu'elle lui disait, abîmé qu'il était dans une lecture, dans un puzzle ou dans une maquette de voilier, elle mettait ses silences sur le compte d'une distraction qui l'émouvait. "J'ai toujours cru que mon fils était un grand rêveur." L'imaginer sourd **était au-dessus de ses forces de mère.**

(Un audiogramme et un examen très précis de la vue devraient être obligatoires avant l'entrée de chaque enfant à l'école. **Ils éviteraient les jugements erronés des professeurs, pallieraient l'aveuglement de la famille,** et libéreraient les élèves de douleurs mentales inexplicables.) » (p. 149)



Impatience paternelle

« Il y a ce père, agacé, qui m'affirme, catégorique :

– Mon fils manque de maturité.

Un homme jeune, strictement assis dans les perpendiculaires de son costume. Droit sur sa chaise, il déclare d'entrée de jeu que son fils manque de maturité. C'est une constatation. Ça n'appelle ni question ni commentaire. Ça exige une solution, point final. Je demande tout de même l'âge du fils en question.

Réponse immédiate :

– Onze ans déjà.

C'est un jour où je ne suis pas en forme. Mal dormi, peut-être. Je prends mon front entre mes mains, pour déclarer, finalement, en Raspoutine infailible :

– J'ai la solution.

Il lève un sourcil. Regard satisfait. Bon, nous sommes entre professionnels. Alors, cette solution ?

Je la lui donne :

– Attendez.

Il n'est pas content. La conversation n'ira pas beaucoup plus loin.

– Ce gosse ne peut tout de même pas passer son temps à jouer !

Le lendemain je croise le même père dans la rue. Même costume, même raideur, même attaché-case.

Mais il se déplace en trottinette.

Je jure que c'est vrai. » (p. 56-57)

Tel un oignon

« Nos "mauvais élèves" (élèves réputés sans devenir) ne viennent jamais seuls à l'école. C'est un oignon qui entre dans la classe : quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouvies, de renoncement furieux, accumulées sur fond de passé honteux, de présent menaçant, de futur condamné. Regardez, les voilà qui arrivent, leur corps en devenir et leur famille dans leur sac à dos. **Le cours ne peut vraiment commencer qu'une fois le fardeau posé à terre et l'oignon épluché.** Difficile d'expliquer cela, mais **un seul regard suffit souvent, une parole bienveillante, un mot d'adulte confiant, clair et stable, pour dissoudre ces chagrins, alléger ces esprits, les installer dans un présent rigoureusement indicatif.**

Naturellement le bienfait sera provisoire, l'oignon se recomposera à la sortie et **sans doute faudra-t-il recommencer demain.** Mais c'est cela, enseigner : c'est recommencer jusqu'à notre nécessaire disparition de professeur. Si nous échouons à installer nos élèves dans l'indicatif présent de notre cours, si notre savoir et le goût de son usage ne prennent pas sur ces garçons et sur ces filles, au sens botanique du verbe, leur existence tanguera sur les fondrières d'un manque indéfini. Bien sûr nous n'aurons pas été les seuls à creuser ces galeries ou à ne pas avoir su les combler, mais

ces femmes et ces hommes auront tout de même passé une ou plusieurs années de leur jeunesse, là, assis en face de nous. Et ce n'est pas rien, une année de scolarité fichue : c'est l'éternité dans un bocal. » (p. 68-69)

Le présent d'incarnation

« Il faudrait inventer un temps particulier pour l'apprentissage. *Le présent d'incarnation*, par exemple. **Je suis ici, dans cette classe, et je comprends enfin !** Ça y est ! Mon cerveau diffuse dans mon corps : **ça s'incarne.**

Quand ce n'est pas le cas, quand je n'y comprends rien, je me délite sur place, je me désintègre dans ce temps qui ne passe pas, je tombe en poussière et le moindre souffle m'éparpille.

Seulement, pour que la connaissance ait une chance de s'incarner dans le présent d'un cours, **il faut cesser d'y brandir le passé comme une honte et l'avenir comme un châtiment.** » (p. 70)



Être ou ne pas être

« J'ai croisé trois autres de ces génies entre ma classe de troisième et ma seconde terminale, trois autres sauveurs dont je parlerai plus loin : un professeur de mathématiques qui *était* les mathématiques, une époustouflante professeur d'histoire qui pratiquait comme personne l'art de l'incarnation historique, et un professeur de philosophie que mon admiration surprend d'autant plus aujourd'hui que lui-même ne garde aucun souvenir de moi (il me l'a écrit), ce qui le grandit encore à mes yeux puisqu'il m'éveilla l'esprit sans que je doive rien à son estime mais tout à son art. À eux quatre, ces maîtres m'ont sauvé de moi-même. Sont-ils arrivés trop tard ? Les aurais-je si bien suivis, s'ils avaient été mes instituteurs ? Garderais-je un meilleur souvenir de mon enfance ? Quoi qu'il en soit, **ils ont été mes heureux imprévus**. Furent-ils, pour d'autres élèves, la révélation qu'ils ont été pour moi ? C'est une question qui se pose, tant la notion de tempérament joue son rôle en matière de pédagogie. Quand il m'arrive de rencontrer un ancien élève qui se déclare heureux des heures passées dans ma classe, je me dis qu'au même instant, sur un autre trottoir, se promène peut-être celui pour qui j'étais l'éteignoir de service. » (p. 99-100)



Mauvaise conscience

« Ô le souvenir pénible des cours où je n'y étais pas ! Comme je les sentais flotter, mes élèves, ces jours-là, tranquillement dériver pendant que j'essayais de rameuter mes forces. Cette sensation de perdre ma classe... **Je n'y suis pas, ils n'y sont plus, nous avons décroché**. Pourtant, l'heure s'écoule. **Je joue le rôle** de celui qui fait cours, ils font ceux qui écoutent. Bien sérieuse notre mine commune, blabla d'un côté, griffonnage de l'autre, un inspecteur s'en satisferait peut-être... Mais je n'y suis pas, nom d'un chien, je n'y suis pas, aujourd'hui, je suis ailleurs. Ce que je dis ne s'incarne pas, ils se foutent éperdument de ce qu'ils entendent. Ni questions ni réponses. Je me replie derrière le cours magistral. L'énergie démesurée que je dilapide alors pour faire prendre ce ridicule filet de savoir ! Je suis à cent lieues de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de cette classe, de ce bahut, de cette situation, je m'épuise à réduire la distance mais pas moyen, je suis aussi loin de ma matière que de ma classe. Je ne suis pas le professeur, je suis le gardien du musée, je guide mécaniquement une visite obligatoire. Ces heures ratées me laissaient sur les genoux. Je sortais de ma classe épuisé et furieux. Une fureur dont mes élèves risquaient de faire les frais toute la journée, car il n'y a pas plus prompt à vous engueuler qu'un professeur mécontent de lui-même. Attention les mômes, rasez les murs, votre prof s'est donné une mauvaise note, le premier responsable venu fera l'affaire ! Sans parler de la correction de copies, ce soir, à la maison. Un domaine où la fatigue et la mauvaise conscience ne sont pas bonnes conseillères ! Mais non, pas de copies ce soir, et pas de télé, pas de sortie, au lit ! La première qualité d'un professeur, c'est le sommeil. **Le bon professeur est celui qui se couche tôt**. » (p. 132-133)

La juste, la fausse et l'absurde

« – Ce sera noté, m'sieur ?

Il y avait la question des notes, bien sûr.

Question capitale, la notation, si on veut s'attacher à la pensée magique et, ce faisant, **lutter contre l'absurde**.

Quelle que soit la matière qu'il enseigne, un professeur découvre très vite qu'à chaque question posée, **l'élève interrogé dispose de trois réponses possibles : la juste, la fausse et l'absurde**. J'ai moi-même passablement abusé de l'absurde pendant ma scolarité. "La fraction, faut la réduire au dénominateur commun !" ou, plus tard : "*Sinus a* sur *sinus b*, je simplifie par *sinus*, reste *a* sur *b* !" Un des malentendus de ma scolarité tient sans doute à ce que **mes professeurs notaient comme étant fausses mes réponses absurdes**. Je pouvais répondre absolument n'importe quoi, une seule chose m'était garantie : j'obtiendrais une note ! Zéro, généralement. J'avais compris cela très tôt. Et que c'était la meilleure façon d'avoir la paix, ce zéro. Au moins provisoirement.

Or, la condition *sine qua non* pour libérer le cancre de la pensée magique, c'est **le refus catégorique de noter sa réponse si elle est absurde**.

Pendant nos premières séances de correction grammaticale, ceux de mes "aménagés" qui se prétendaient abonnés au zéro n'étaient pas avarés en réponses absurdes.

En quatrième, par exemple, l'ami Sami.

– Sami, quel est le premier verbe conjugué de la phrase ?

– *Vraiment*, m'sieur, c'est *vraiment*.

– Qu'est-ce qui te fait dire que *vraiment* est un verbe ?

– Ça se termine par *ent* !

– Et à l'infinitif, ça donne quoi ?

– ... ?

– Allez, vas-y ! Qu'est-ce que ça donne ? Un verbe du premier groupe ? Le verbe *vraimer* ? *Je vraieime, tu vraieimes, il vraieime* ?

– ...

La réponse absurde se distingue de la fausse en ce qu'elle **ne procède d'aucune tentative de raisonnement**. Souvent automatique, elle se limite à un acte réflexe. L'élève ne fait pas une erreur, il répond n'importe quoi à partir d'un indice quelconque (ici, la terminaison *ent*). Ce n'est pas à la question posée qu'il répond, mais au fait qu'on la lui pose. **On attend de lui une réponse ? Il la donne. Juste, fausse, absurde, peu importe**. D'ailleurs, au tout début de sa vie scolaire il pensait que

la règle du jeu consistait à répondre pour répondre, il jaillissait de sa chaise doigt tendu, tout vibrant d'impatience : "Moi, moi, maîtresse, je sais ! je sais !" (j'existe ! j'existe !), et répondait n'importe quoi. Mais très vite, nous nous adaptons. Nous savons que le professeur attend de nous une réponse juste. Il se trouve que nous n'en avons pas en magasin. Pas même de fausse. Aucune idée de ce qu'il nous faut répondre. Tout juste si nous avons compris la question qu'il nous pose. Puis-je avouer cela à mon prof ? Ai-je le choix du silence ? Non. Autant répondre n'importe quoi. Avec ingénuité, si possible. Je suis tombé à côté, monsieur ? Croyez que je le regrette. J'ai tenté le coup, c'est raté, voilà tout, mettez-moi zéro et restons bons amis. **La réponse absurde constitue l'aveu diplomatique d'une ignorance qui, malgré tout, cherche à maintenir un lien**. Bien sûr, elle peut aussi exprimer un acte de rébellion caractérisé : il me casse les pieds, ce prof, à me pousser dans mes retranchements. Est-ce que je lui en pose, des questions, moi ? » (p. 175) ❀



Ci-contre et page de gauche : photographies de Robert Doisneau



*L'émotion du départ et des au revoir aux professeurs, le dernier jour, après la remise des prix.
Mademoiselle Jeanne Mathieu (la deuxième, en partant de la gauche), professeur de latin, entourée de ses élèves de 6^e et 5^e.*

Les profs de leur vie

Par Rebecca Dernelle-Fischer,
chroniqueuse du site *Fabuleuses au Foyer*

*Dernièrement, j'ai découvert le hashtag
#lesprofsdemavie.*

Bien entendu, tant de noms me sont revenus à l'esprit. Des souvenirs de profs qui m'ont donné les outils dont j'avais besoin, d'autres qui m'ont cassé les pieds, ennuyée peut-être.

Mais bien plus marqués sont les souvenirs de ceux qui m'ont vue, qui m'ont fait confiance, qui ont élargi mon horizon, ouvert des sources secrètes — ou plus encore, ont posé dans ma main les clés qui m'ont permis d'ouvrir de nombreuses portes sur mon chemin.

Il y a les noms de profs de ma vie, mais en tant que maman je découvre que de nouveaux noms s'ajoutent à la liste.

Ce sont les noms des profs de leur vie, de la vie de mes enfants.

Au début c'est un peu embêtant parce que d'un

seul coup, « maman/papa a dit » est remplacé par « oui, mais, Mme Dupont a dit » !

Les profs de leur vie : les enseignants de mes enfants, qui leur apprennent plus encore que ce que nous sommes capables de leur transmettre. Ceux qui savent voir nos enfants et les prendre en compte, ceux qui savent rire de leurs blagues. Ceux qui rouspètent à propos de leurs devoirs oubliés, qui les consolent quand ils tombent dans la cour...

Ceux à qui l'on « confie nos enfants ».

Ces adultes qui jouent un grand rôle dans le développement de mes filles. Ceux qui écrivent des histoires dans leur cœurs, y plantent des graines d'intérêt, de passion même parfois, et les arrosent aussi.

Bien entendu, il y a des instituteurs qui me plaisent un peu moins, dont les méthodes me

Ces saints qui n'aimaient pas l'école

Saint Joseph de Cupertino, par un élève de la classe de CM1

Saint Joseph de Cupertino naquit à Cupertino en Italie en 1603. Il avait un père menuisier, mais, hélas ! il ne le connut pas. Sa mère, très pauvre mais très pieuse, se cachait des créanciers et dut même accoucher dans une étable. Saint Joseph ne fut pas un enfant très facile pour sa mère car il ne savait rien faire de ses mains. Sa mère l'élevait durement. Saint Joseph était très pieux, et déjà très jeune, il lévita en voyant les images de la sainte Vierge. Ce jeune saint était déjà extraordinaire. Il ne savait ni lire ni écrire et bien souvent il cassait ce qu'il avait dans les mains par maladresse. Mais cependant il était toujours joyeux. Il voulait devenir religieux.

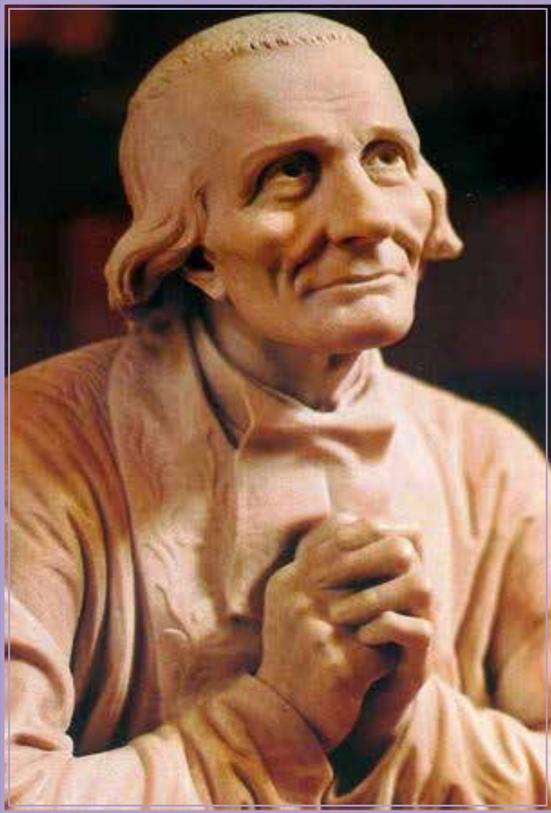
Plus tard, quand il commença ses études, on lui disait qu'il n'était pas intelligent, mais cela ne lui faisait rien car **sa joie et sa piété l'encourageaient dans les dures épreuves**. Des monastères ne voulaient pas de lui, mais d'autres l'acceptaient car il était bon, aimable et pieux. On lui faisait souvent changer de monastère ; il était d'abord chez les franciscains, puis frère mineur chez les capucins, puis il partit chez d'autres franciscains où il s'occupait de la mule : il se surnommait « frère Âne » car il savait qu'il avait des difficultés. **Il fit une si grande preuve d'humilité, de piété, d'obéissance, de charité et de joie** qu'on lui fit monter d'un grade : il fut donc frère clerc ; après, il voulut devenir prêtre.

Au moment où il passait ses examens, il se passait toujours quelque chose d'inattendu qui le faisait réussir. Ainsi, il ne savait expliquer aucun évangile, hormis le verset 27 du chapitre onzième de l'évangile selon saint Luc, commençant par : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ». Pour son examen aux ordres mineurs, l'évêque l'interrogea par miracle sur ce verset et lorsque Joseph demanda à accéder au sacerdoce, les premiers étudiants répondirent si bien que l'évêque, croyant que tous étaient aussi bien formés, n'interrogea pas le dernier à passer... Joseph.

Saint Joseph de Cupertino mourut en 1663 ; il fut canonisé en 1767. **Il nous apprend que la vie est plus belle quand elle est joyeuse et que nous devons faire des efforts dans les difficultés pour arriver au bout de nos rêves (toujours garder confiance en Dieu).** Il est le saint patron des étudiants et des aviateurs.

Saint Joseph de Cupertino, priez pour nous !





Saint Jean-Marie Vianney,

le saint curé d'Ars, par un élève de la classe de CM2

Saint Jean-Marie Vianney naquit à Dardilly, à quelques kilomètres de Lyon. Il avait à peine trois ans lorsqu'éclata la triste Révolution française. Il avait de pieux parents qui reçurent des prêtres réfractaires. La pieuse maman lui avait appris à « bénir l'heure » en récitant un Ave Maria.

Il avait sept ans lorsque commença son « activité pastorale ». En effet, en allant promener ses moutons et ses vaches, il faisait des prières et partageait son casse-croûte avec les petits pâtres qu'il rencontrait.

Avec beaucoup de difficultés, Jean-Marie reçut son instruction scolaire et sa première communion assez tard.

Quand il avait un petit temps libre, il allait à l'église. Un gros souci l'avait envahi : sauver les âmes des pauvres pêcheurs.

Il voulait devenir prêtre. Sa mère ne s'y opposa pas, mais son père n'accepta pas tout de suite car cela bouleversait tous ses

projets d'avenir. Il finit par accepter en entendant que le curé d'Écully prenait les jeunes gens pour les préparer au séminaire. Mais quand la mère de Jean-Marie s'y rendit, il n'accepta pas car il avait déjà trop de travail. Heureusement, quand ce bon prêtre vit Jean-Marie, il se laissa convaincre et accepta.

Jean-Marie était très content, ce qui ne dura pas longtemps. Dans l'étude, sa mémoire ne travaillait pas. Elle était comme rouillée. Jean-Marie en fut très découragé. Il croyait aussi qu'en faisant des pénitences et des privations il allait réussir ! Hélas ! peine perdue. Il allait tout abandonner, mais le bon curé d'Écully le rappela en lui parlant des âmes qu'il pourrait sauver un jour.

Alors il fit un vœu : il voulait aller en pèlerinage à La Louvesc, où repose le corps de saint François-Régis. **Jean-Marie ira à pieds pour demander une grâce spéciale pour ses études**, avec de la nourriture et un peu de paille pour dormir.

Quelques années plus tard, il entra au séminaire, où on se moqua un peu de lui. Malgré ses notes plutôt mauvaises, il alla au grand séminaire de Lyon, où il voulut une fois – découragé – rejoindre les Frères des écoles chrétiennes, mais le bon curé d'Écully refusa. Le premier examen fut malheureux. Un jour, le curé d'Écully fut convoqué chez le vicaire général, qui lui demanda :

« **L'abbé Vianney est-il pieux ? A-t-il de la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie ?**

– **Oui, c'est un modèle de piété.**

– **Eh bien, je l'appelle et la grâce de Dieu fera le reste. »**

Jean-Marie reçut donc les quatre ordres mineurs, le sous-diaconat le 2 juillet 1814, puis le diaconat le 23 juin 1815, et fut enfin ordonné prêtre le 15 août 1815.

Il avait 29 ans.

Léonie Martin

Un dernier conseil de la grande sœur de sainte Thérèse de Lisieux, qui donna tant de soucis à sa maman et à ses sœurs :

« **J'ai dit au cœur de Jésus que j'aime tant, que je lui donnais toute ma bonne volonté mais qu'il devait faire le reste !** » ❀





UNE ANNÉE SOUS LE REGARD DE...

Charles de Foucauld

À chaque année son saint !

Dès septembre, ce sera le bienheureux Charles de Foucauld qui accompagnera élèves et enseignants sur le chemin du ciel. Car celui qui fut d'abord un étudiant paresseux et soumis à ses passions, avant de devenir l'explorateur puis l'ermite que l'on connaît, a beaucoup de choses à nous apprendre.

Sa vie, nous la verrons une prochaine fois.

Voici, en attendant, le récit du miracle qui a permis sa prochaine canonisation.

Le 30 novembre 2016, des ouvriers spécialisés dans la restauration des monuments historiques travaillent sur la charpente de la chapelle de l'institution Saint-Louis, à Saumur. Parmi eux, Charle, 21 ans, jeune charpentier, évolue entre la voute de l'édifice et la charpente. Mais, dans un geste précipité, le jeune homme passe outre le chemin sécurisé et marche sur la voute de la chapelle. Sous le poids du jeune homme, celle-ci s'écroule soudainement. Charle chute de plus de quinze mètres et tombe à plat ventre sur un banc d'église. Un montant en bois lui perfore l'abdomen, juste sous le cœur.

Sur le chantier, c'est l'effroi. Mais, alors qu'on le pense mort, l'impossible se produit. Le jeune homme se relève avec le morceau de bois qui le transperce de part en part, tandis que ses compagnons, restés au niveau de la voute, le regardent, désespérés. Puis il marche

une cinquantaine de mètres, rencontre des personnes et les avertit de ce qu'il vient de se produire. Estomaquées par cette vision, elles appellent en catastrophe les secours qui arrivent en hélicoptère. Impossible cependant de faire monter Charle à bord de l'appareil à cause du corps étranger qui le traverse. Il faut donc partir en ambulance jusqu'à Angers. Encore quarante-cinq minutes durant lesquelles tout peut arriver.

« Pour moi, il ne peut pas s'en sortir »

« Je suis prévenu environ une heure et demie après l'accident mais je ne sais rien de son état. J'ai simplement les faits, cette chute effrayante... Pour moi, il ne peut pas s'en sortir », explique François Asselin. Le patron de l'entreprise est alors à Paris. Devant l'angoisse terrible qui l'assaille, le chef d'entreprise n'a qu'un réflexe : il faut prier. Avec son épouse, il appelle la

Fraternité de Marie, Reine immaculée, dont ils sont très proches ainsi que sa paroisse de Saumur. Créée en 2012, elle porte le nom de... Charles de Foucauld.

Les réseaux de prières s'activent et déjà des centaines de personnes prient le bienheureux Charles de Foucauld d'intercéder pour la santé du jeune Charle.

Les heures passent. François Asselin a beau appeler l'hôpital, il n'obtient aucune nouvelle. « Elles sont courtes ces nuits... », se souvient-il, la voix empreinte d'émotion. Au petit matin, la mère de Charle l'appelle enfin. Victoire ! L'opération consistant à ôter le morceau de bois a réussi. Son fils est vivant. Aucun organe vital ne semble touché.

« Tu n'as pas à demander pardon ! »

Dans cette chambre d'hôpital, un autre événement va particulièrement toucher le responsable de l'entreprise. « Quand je suis arrivé devant lui, il a commencé par me demander pardon... Pardon d'avoir eu un geste précipité qui allait causer beaucoup de problèmes... J'étais stupéfait. "Non, tu n'as pas à demander pardon... tu es en vie !", ai-je dû lui répondre. »

La main du bienheureux

Alors que la discussion se poursuit avec Charle et sa maman, François Asselin, chamboulé par les événements, s'autorise à raconter la grande mobilisation spirituelle qui a jailli autour du jeune charpentier. C'est ainsi qu'il en vient à leur parler de Charles de Foucauld, dont ils ignoraient l'existence. Non chrétien, Charle accepte que son cas soit étudié par l'Église.

Deux mois plus tard, Charle est déjà de retour au travail. Il n'a aucune séquelle de l'accident. Pour beaucoup de chrétiens ayant suivi l'affaire, pas de doute : c'est un miracle.

Charle, qui n'est pas chrétien, ne s'oppose pas à la proposition que son cas soit étudié par l'Église. Le curé de la paroisse de Saumur-centre y voit d'ailleurs un signe : « Quand on connaît la vie de Charles de Foucauld, c'est étonnant de

Cet accident, qui aurait pu être tragique, a eu lieu quelques jours avant le centenaire de la mort de Charles de Foucauld, le 1^{er} décembre 1916. Une grande neuvaine pour sa canonisation avait été proposée. « Le patron de l'entreprise Asselin est un paroissien. Il venait lui aussi de terminer une neuvaine afin de demander un second miracle pour la canonisation de Charles de Foucauld », assure le père Artarit, curé de la paroisse Bienheureux-Charles-de-Foucauld à Saumur.
(Source : Aleteia)

voir que le miracle qui lui est attribué concerne quelqu'un qui n'a pas la foi chrétienne... Cela fait écho à son désir missionnaire d'aller évangéliser ceux qui ne sont pas du sérail. »

« Charle est très heureux pour les chrétiens que le miracle soit reconnu », confie le curé. Dans l'entreprise Asselin, la joie est aussi présente. « Je ne saurais pas vous dire parmi les cent trente salariés combien croient en Dieu mais cette nouvelle suscite beaucoup d'enthousiasme. Pour la canonisation, nous organiserons certainement quelque chose pour être présents place Saint-Pierre. Sans trop m'avancer, je pense que beaucoup répondront présent à cette invitation... », se réjouit François Asselin. ❀

Chapelle de l'institution Saint-Louis de Saumur



La Garde d'honneur du Sacré-Cœur

*Au début de l'année est proposée à chaque élève
la possibilité d'entrer dans la Garde d'honneur du Sacré-Cœur.
Retour sur cette belle pratique trop peu connue.*

Au cours d'une vision au monastère de la Visitation de Bourg-en-Bresse, sœur Marie du Sacré-Cœur Bernaud (1825-1903) distingue un cadran, comparable à celui d'une horloge traditionnelle, découpé selon douze graduations et au centre duquel apparaît le Cœur sacré. Pour cette religieuse entreprenante, le message ne laisse place à aucun doute : il lui est demandé d'organiser des relais de prière pour ne jamais délaissier le Cœur de Jésus comme Lui-même l'avait demandé à sainte Marguerite-Marie à Paray-le-Monial : « J'ai une soif ardente d'être honoré et aimé dans le sacrement de mon amour et je ne trouve presque personne qui réponde à mon désir. »

Se mettre en présence du Cœur sacré de Jésus

Le 13 mars 1863, naît la Garde d'honneur du Sacré-Cœur qui, sous cette dénomination martiale, désigne les volontaires qui s'engagent à se mettre chaque jour en présence du Cœur sacré de Jésus une heure durant, quelle que soit leur occupation du moment et sans qu'en paraisse nécessairement un signe extérieur. C'est ainsi tout autant à la portée d'un écolier que d'un pape – Pie IX, Pie X, Pie XI, Benoît XV et Pie XII en ont fait partie ! Si à chaque heure correspond une intention particulière (pour l'Église, les saints, la famille, les malades, la jeunesse, les missionnaires...), le but demeure inchangé : consoler le Cœur de Jésus affligé par le péché. Établie dans les plus grandes difficultés,

cette dévotion connaît un essor important (jusqu'à vingt millions de membres !), à tel point que le pape Léon XIII lui-même érige la Garde d'honneur en archiconfrérie.

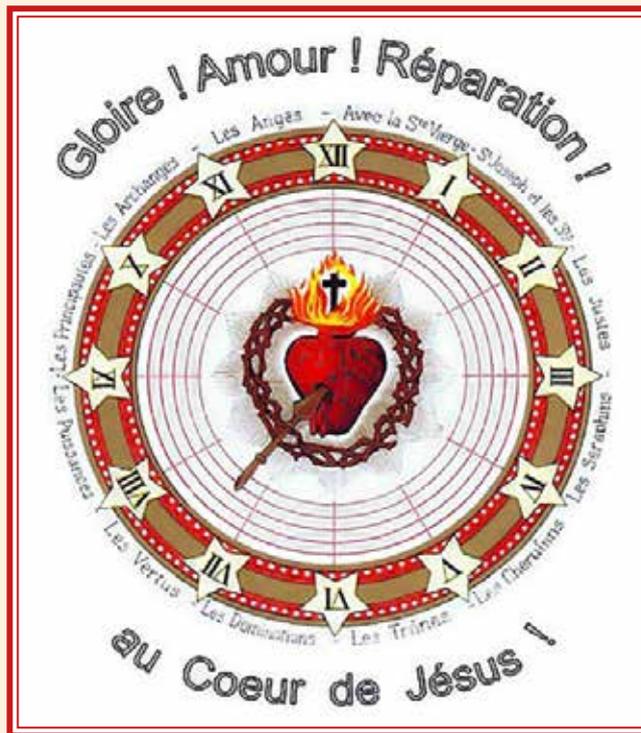
La renaissance de la Garde

De grands saints et bienheureux, comme Jean Bosco ou le bienheureux Marcel Callo, s'attachent à cette dévotion et s'en font les ardents propagateurs. Tombée en désuétude, la Garde d'honneur a connu une véritable renaissance notamment grâce au monastère de la Visitation de Mexico : en 2007, son secrétariat est réintroduit à Paray-le-Monial. Depuis, des milliers de gardes se sont inscrits dans le monde entier, soucieux de répondre à l'appel de Jésus, relayé par sainte Marguerite-Marie.

Dans le dossier d'inscription de l'école, on peut trouver les lignes suivantes :

« Qu'est-ce que l'heure de garde ? À gauche, en entrant à la chapelle, vous remarquerez le cadran de la garde d'honneur du Sacré-

Cœur. Nous proposons aux enfants de l'école (sans obligation), et aux adultes également, de s'engager à une heure de présence au Sacré-Cœur, tout en faisant son devoir d'état, pour réparer nos péchés et ceux du monde.. Le chanoine remet une médaille bénie et une prière au Sacré-Cœur. » ❀





De quel saint aurions-nous besoin ?

Par le chanoine Martial Pinoteau,
aumônier de l'école

Secoué par un songe qui tournait au cauchemar, le pape Innocent III vit son palais du Latran, à Rome, s'effondrer. Au milieu des ruines, lui apparut un moine candide, les traits tirés et le froc déchiré. Dieu voulut montrer à son illustre serviteur que son œuvre sur terre ne repose pas tant sur le succès mais dans la pauvreté et l'humilité, qu'incarnera admirablement saint François d'Assise.

De quel saint aurions-nous besoin ?

Aujourd'hui, on imagine bien la même question affliger notre souverain pontife d'une grave insomnie. Son prénom rappelle notre cher petit *fratello*, chantre médiéval de la « sœur nature ». Aurions-nous donc besoin du retour de saint François ? Avec la pauvreté comme seule réponse possible au matérialisme consumériste ? Et la redécouverte émerveillée de la beauté du Créateur, seul rempart à l'écologisme en roue libre ?

De quel saint aurions-nous besoin aujourd'hui ?

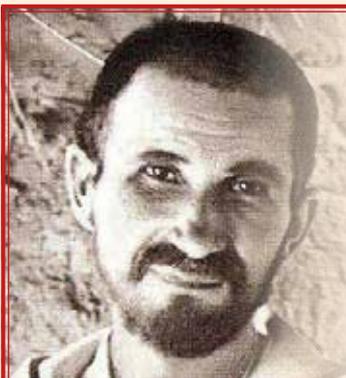
Donnez-nous, Seigneur, des saints selon Votre Cœur ! Que sainte Thérèse soit l'humble carmélite consumée par Votre amour ou

la missionnaire de Votre charité dans les bidonvilles de Calcutta, peu nous importe, tant qu'elles demeurent des saintes *selon Votre cœur* !

C'est le message de l'étrange mission du père de Foucauld que nous retiendrons en l'année de sa canonisation : **le silence du désert face à la dictature du bruit**. La vaste conspiration contre toute forme de vie intérieure, qui caractérise pour Bernanos le monde moderne, est déjouée audacieusement par son exemple.

Suivons donc ses traces dans le sable et sous un soleil sans ombre, pour redécouvrir Dieu qui habite en nous.

Puisse le bienheureux Charles de Foucauld — très prochainement canonisé et hissé sur les autels — nous aider à devenir un saint selon Son cœur ! ❀



Apprendre par cœur pour la fois prochaine

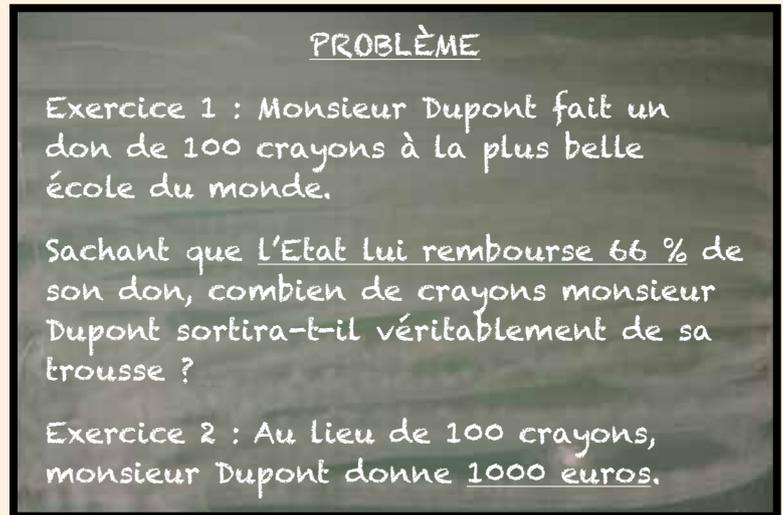
« L'heure la mieux employée de notre vie est celle où nous aimons le plus Jésus. »

(B^x Charles de Foucauld)

Comment nous aider ?

La crise du Covid-19 n'a pas amélioré nos finances. Certaines écoles ont déjà dû fermer. Cela ne nous arrivera pas mais nous avons besoin de votre soutien avant le 31 décembre !

**DONNEZ TOUT ÇA MAIS...
NE DONNEZ VRAIMENT QUE ÇA !**



Et surtout, faites-nous connaître !

Retrouvez toutes les informations sur la feuille de don jointe.

Où nous trouver ?



www.ndfatima.org



secretariat@ndfatima.org



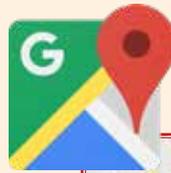
Ecole Notre Dame de Fatima



Notre-Dame de Fatima



+33 3 20 44 17 41



À 20 mn du centre de Lille
À 1 mn de l'autoroute A25 (sortie 8)



Retrouvez aussi toutes les activités de l'ICRSP Hauts-de-France (messes, catéchismes pour enfants, collégiens et étudiants, conférences, pèlerinages...) sur : www.icrsp-lille.fr ou icrsplillesecretariat@gmail.com



GROUPE SCOLAIRE NOTRE-DAME-DE-FATIMA
201, chemin de la Patinerie — 59930 La Chapelle-d'Armentières
www.ndfatima.org — secretariat@ndfatima.org

